Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse
Herausgeber: La Croix-Rouge suisse
Band: 59 (1949-1950)
Heft: 7

Rubrik: La page de la femme

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La page de la femme

Les hasards de l'amitié ont fait échouer sur ma table, en dépit de mon ignorance totale dans le domaine des sciences, une thèse sur... « la structure antigénique des Salmonella ». Ma première réaction, après avoir remercié l'auteur de l'exquise fidélité qu'elle marque à ses vieux amis, fut de «classer» le document en question. La seconde fut celle de la curiosité, et je me suis plongée courageusement dans cet amas de microbes.

Puis-je, à bâtons rompus, donner ici les réflexions un peu imprévues que cette lecture a éveillées en moi?

Tout d'abord, une grande joie à la pensée qu'il y avait de par le monde des jeunes femmes qui arrivaient à être, avec le sourire, des maîtresses de maison, et même des mères de famille parfaites, tout en se livrant à l'examen passionné et désintéressé des «salmonella» et autres parasites...

Ensuite, j'ai été prise de ce vertige que d'autres éprouvent en face des mystères et de l'immensité de la voûte céleste, des étoiles et des planètes. Quand on me dit que «le nombre des germes de l'émulsion devra se tenir entre 280 et 400 millions par centimètre cube», j'ai l'impression que le mystère des infiniment-petits est presque encore plus difficilement accessible à notre pauvre imagination que celui des infiniment-grands...

Puis, une certaine déformation éthique m'a fait songer: était-il vraiment nécessaire dans la Création de prévoir un nombre aussi faramineux d'êtres qui semblent n'avoir d'autre mission que de nous empoisonner l'existence? Si vous ne savez pas ce que c'est que les salmonella, je tiens à vous dire que je n'en savais rien non plus il y 48 heures! Cette aimable engeance fait partie, nous dit-on, «de la très vaste famille des Entéro-bactériacées, qui appartient à l'ordre des Bactériales. Cette famille groupe l'ensemble des bacilles Gram négatifs qui sont les hôtes fréquents de l'intestin de l'homme...» On se demande comment on est encore en vie, quand on nous dit encore que cette catégorie de bacilles est constituée par cinq tribus (l'une d'elles étant les fameux Salmonella) elles-mêmes subdivisées en neuf genres et un nombre astronomique d'espèces... «très complexes par leur nombre et leur parenté!» On est un peu rassuré par les noms que portent les quelque 80 espèces de salmonella, et qui nous rapprochent de problèmes plus familiers: Manhattan, Moscou, Heidelberg, Montevideo, Berta, Adelaïde et même St-Paul!... Mais pourquoi, grands dieux! en fallait-il une pareille quantité? Somme toute, cela nous amène au problème du mal, et je le laisse aux théologiens...

Enfin, je me suis dit que nous devrions avoir une reconnaissance immense à tous les savants d'autrefois et d'aujourd'hui qui se sont penchés sur leurs microscopes pour étudier les réactions de la gent microbienne... Lorsque nos enfants sont sauvés de la pneumonie par quelque sulfamide, nous disons bien: «c'est merveilleux ce que la science peut faire», mais prenons-nous le temps de penser aux milliers de nuits blanches que des hommes ont passées dans leurs laboratoires jusqu'à ce que, chacun reprenant le problème où l'avaient laissé ses prédécesseurs, l'un d'eux ait trouvé enfin la formule qui, depuis, a sauvé des centaines de milliers de vies humaines?

Et je me dis que, peut-être, dans le labeur merveilleux et désintéressé qui fut le leur, nous avons déjà une partie de la réponse au problème du mal qui se posait tout à l'heure?

Dora Bourquin.

Les «Mains Aimantes»

Les lignes qui suivent intéresseront, nous l'espérons, les lectrices de cette page, et susciteront peut-être en elles la réaction qui fut la nôtre: n'y a-t-il pas là, en dehors de l'appel à la sympathie, un autre appel: que faisons-nous, nous, en Suisse, pour chercher à connaître et à soulager les détresses inconnues qui nous entourent?

La «Maison des Mains Aimantes» avait son histoire avant même d'entrer dans l'Histoire... car elle vivait, sans qu'ils en soient encore conscients, dans l'âme de ceux qui en ont fait une réalité vivante. M. Iwand, professeur de théologie à l'université de Gœttingen, devenait songeur à mesure qu'il voyait affluer vers l'«ouest» des jeunes femmes, veuves pour la plupart, fuyant avec leurs enfants vers l'espoir d'un salut... Leurs maris avaient été emmenés en captivité, déportés, souvent étaient morts sous leurs yeux.

Lorsque cinquante d'entr'elles se retrouvèrent à Hanovre, leur premier geste fut de former un chœur: et aucun de ceux qui les entendirent

dans le magnifique canon: *Dona Nobis Pacem,* ne sont près de l'oublier.

Pacem... Y avait-il un lieu sur la terre où elles la trouveraient, la paix? Même si elle leur était matériellement accordée, pourraient-elles s'abstraire des souvenirs harcelants et douloureux qui leur encombraient l'âme?

L'idée commençait à germer dans l'esprit du professeur Iwand: mais où fallait-il s'adresser pour trouver de l'aide? Le chemin semblait sans issue. *«L'idée me vint, dit-il, de m'adresser à ceux qui, ayant eux-mêmes passé par les mêmes souffrances, étaient capables de les comprendre... J'imprimai une petite brochure — toute petite parce que je n'avais pas d'argent — et l'envoyai aux réfugiés d'hier, dont la situation commençait un peu à s'éclaircir... Et le miracle se produisit: il vint un si grand nombre de tout petits dons que, ajoutés les uns aux autres, cela finit par faire une somme de plusieurs milliers de marks...»*

Plus tard

...«C'était le jour de Noël. De nouveau j'étais submergé par l'immensité de la détresse, et par les pauvres moyens que nous avions pour la soulager. Ce qu'il nous faudrait, pensais-je, ce serait plus de mains et plus de pieds...» Plus de mains. C'est là, soudainement, que la Maison des Mains Aimantes sortit du néant, comme une princesse endormie lorsque arrive le prince qui seul a le pouvoir de l'éveiller.

La maison se trouva comme par enchantement à Beienrode, au milieu des bois, aux confins de deux mondes. Par enchantement aussi, les 200 amis qui, mus par l'appel de M. Iwand, s'engagèrent à fournir régulièrement leur contribution pour la marche de la maison.

Elle s'est organisée, dans un esprit de communauté. Les femmes qui avaient tout perdu retrouvaient un sens à la vie parce qu'elles en faisaient l'offrande à de plus souffrants encore.

«Nous recevons chaque jour des centaines de lettres désespérées, et il faut lutter pour ne pas s'endurcir, devenir indifférent, en face de la monotonie de ce désespoir toujours répété.» Il a fallu s'organiser. Choisir. Décider ce qui était le plus urgent. Et la communauté de Beienrode a résumé ainsi sa tâche à la fois immense et quotidienne:

1° Aider ceux qui viennent à nous à retrouver les membres épars de leur famille.
2° Leur donner le réconfort moral, spirituel et matériel dont ils ont besoin. Leur donner du repos et de la joie. Occuper leur esprit, les développer, les distraire. Les aider à sortir d'eux-mêmes et à se créer un nouvel intérêt dans la vie.
3° Renseigner les organisations internationales sur la situation de ces réfugiés. Nous avons en ce moment près de 400 rapports à «digérer»...
4° Tisser, filer, coudre, raccommoder les vieux vêtements qu'on nous donne.
5° Préparer l'émigration de familles et de petits groupes lorsque c'est possible. Nous espérons créer bientôt des filiales des «Mains Aimantes» dans d'autres parties du monde.

L' «Irenenring»

Il y a en Allemagne 90 millions de femmes seules. Les «correspondantes» si on peut dire de 90 millions d'hommes morts ou disparus de par la guerre et ses conséquences. Certaines d'entr'elles sont veuves; les autres se voient refuser par d'implacables statistiques l'espoir de créer un foyer. Parmi elles il s'en est levé qui ont dit:

«Nous ne pouvons pas hausser les épaules comme certains le font en disant: ...le problème? il n'y a pas de problème, elles n'ont qu'à se faire diaconesses»...

Ce serait singulièrement méconnaître la vocation des diaconesses que d'en faire une sorte de «dépotoir» pour les femmes qui ne veulent ou ne peuvent pas se marier. Et ce serait aussi, de toute évidence, réduire avec simplisme... ou cynisme le problème des femmes seules.

Des femmes se sont levées. Non pas pour se révolter, pour chercher un exutoire à leur mal, ou pour poser des revendications. Mais pour créer l'immense chaîne de solidarité et d'entraide qui permette aux autres de retrouver un sens à la vie. Elles ont créé l'«Irenenring», cette sorte de béguinage moderne, où des femmes de tous les milieux, tous les âges et toutes les professions ont trouvé une force nouvelle.

L'une d'elles avait été musicienne de carrière; mais le souvenir de tout ce qu'elle avait enduré — son mari était mort en Russie et son unique enfant avait succombé aux privations — lui avait fait perdre, avec le goût à la vie, le goût de son art. Elle entendit parler de l'Irenenring et prit des informations. Elle trouva d'autres femmes qui avaient traversé le même calvaire et qui s'intéressèrent à sa musique. Et petit à petit, à leur contact, elle se remit à jouer. Elle leur parla de son art. Les dons qui étaient en elle se mirent à revivre et elle retrouva, avec son instinct maternel, sa gaîté d'autrefois.

Lorsque l'Irenenring tint sa seconde séance annuelle, quelqu'un qui assistait à cet anniversaire disait de ces femmes:

«Il y avait en elles un tel esprit d'humilité et de confiance mutuelle qu'on avait l'impression de revivre quelque chose comme l'Eglise des premiers siècles»...